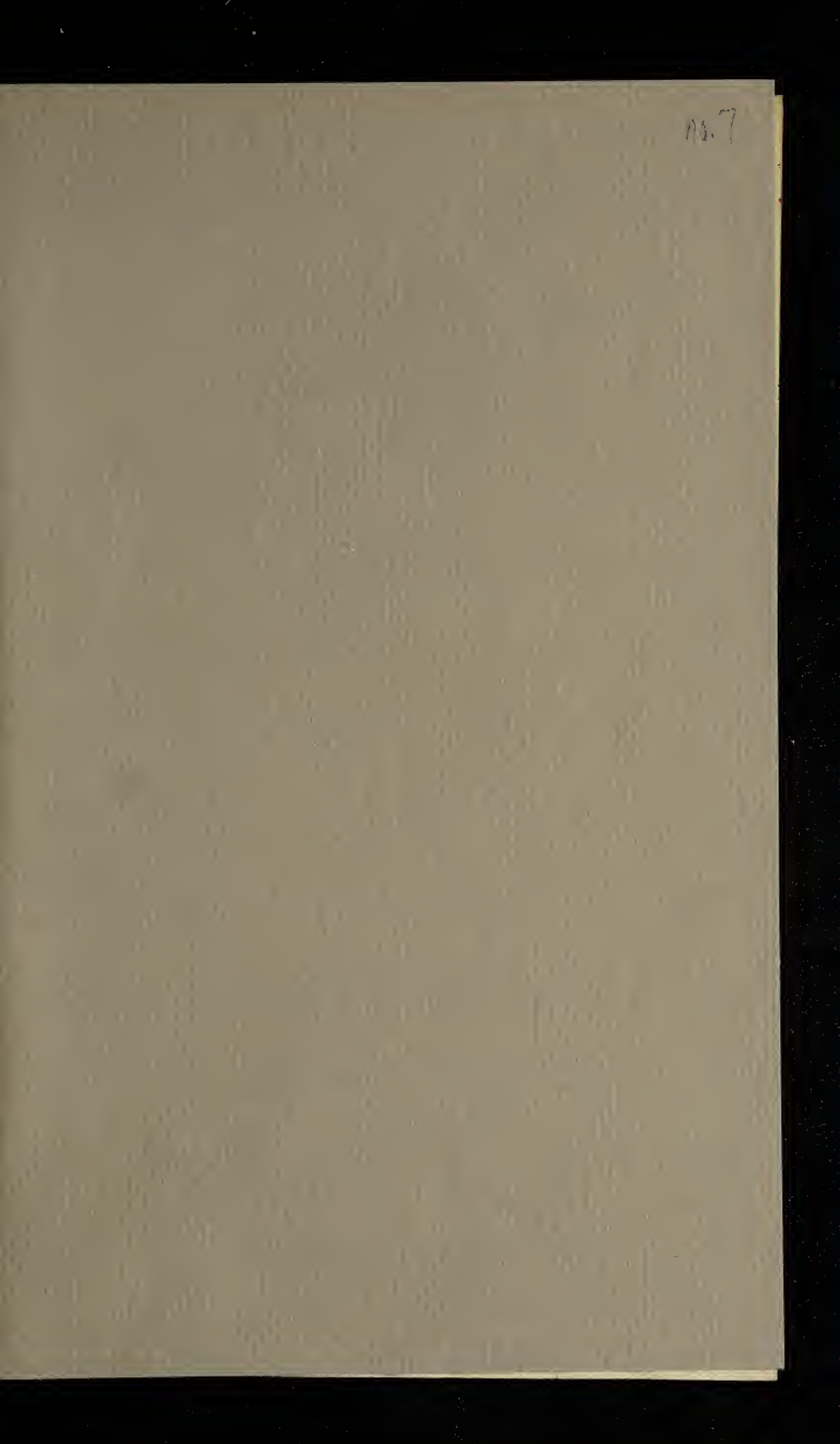



Newberry Library · Chicago

ŒUVRES
DIVERSES
ET
CHOISIES
DE M. DE BASTIDE,

En douze Volumes *in*-8°.



A PARIS,

Chez BASTIEN, Libraire, rue des Mathurins.

1789.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

DEPUIS long tems, mes amis, ma famille, quelques hommes de Lettres célèbres, & pluſieurs perſonnes reſpectables, me conſeilloient, m'engageoient même, à réunir pluſieurs morceaux qu'on a daigné diſtinguer dans les nombreux volumes échappés à ma plume, dont la plupart ne ſe trouvent plus chez aucun Libraire : l'amour propre me donnoit le même conſeil. Il s'appuyoit moins ſur le mérite de ces morceaux particuliers, que ſur l'eſpoir de leur donner un nouvel intérêt, en les retouchant. Par ce moyen, je pouvois réparer, en quelque façon, le tort, que je me reproche, d'avoir trop écrit ; & fixer l'opinion que l'on peut avoir de mes foibles talens. Ce motif m'entraînoit ; mais pour pouvoir m'y livrer, il falloit plus de liberté d'eſprit que ne m'en laiſſoient mes engagemens littéraires. Le parti que je viens de prendre, & qu'un Proſpectus a annoncé, relativement à la Bibliothéque des Romans, me permettant de diſpoſer de moi-même, j'exécute mon projet.

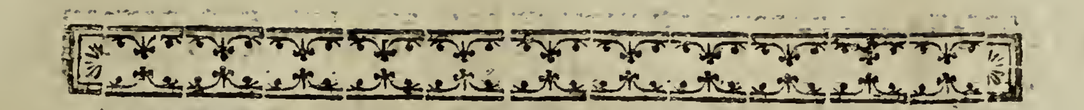
CONDITIONS.

Ce Choix contiendra douze Volumes in 8°., de vingt-quatre feuilles chacun, diviſés en deux parties ; le prix de chaque partie ſera de quarante ſous ; il en paroîtra une nouvelle tous les premiers du mois ; à commencer du premier de Juillet prochain.

Pour ſe les procurer, il eſt néceſſaire de faire ſa ſoumiſſion, parce qu'on ne tirera les exemplaires que relativement au nombre des perſonnes qui ſe ſeront fait inſcrire. La ſoumiſſion ſera reçue chez tous les Libraires, indiſtinctement. En voici la forme.

Je ſouſſigné, m'engage à prendre les Œuvres diverſes & choiſies de Monſieur DE BASTIDE, en douze Volumes in 8°., de vingt-quatre feuilles chacun, diviſés en deux parties ; & de payer chaque partie quarante ſous, lorſqu'elle me ſera préſentée, ou adreſſée, franc de port.

A ce 1789



A MESSIEURS

LES

JEUNES CITOYENS

DE MARSEILLE,

FORMANT AUJOURD'HUI LES COMPAGNIES DE LA GARDE BOURGEOISE DE LA VILLE.

MESSIEURS,

La Jeuneſſe eſt ſacrée ; la Jeuneſſe eſt charmante. Il faut être un ſcélérat pour la corrompre ; il faut être un monſtre pour

la tromper.... Les premiers momens du jour ſont les plus rians ; les premiers momens de la nature ſont les plus ſenſibles ; les premiers momens des plaiſirs ſont les plus doux ; les premiers momens de l'amour ſont les plus vifs. Tout ce qui peint aux ſens la jeuneſſe, tout ce qui la rappelle à l'imagination ; ces fleurs naiſſantes dans un parterre ; ces peintures de la première innocence dans les fictions ; ces ſouvenirs des premiers plaiſirs dans un âge avancé ; cette primeur dans les végétaux ; ces prémices dans la beauté ; ces premieres formes, ces premiers ſentimens de l'ame, ces premieres ſaillies de l'eſprit, ces premiers mouvemens de tous les êtres faits pour croître, s'embellir, plaire, & ſervir aux plaiſirs de l'homme, ou aux beſoins de la ſociété ; tous ces intérêts, tous ces inſtans, tous ces charmes font l'éloge de la Jeuneſſe. Vous le faites, MESSIEURS, encore mieux, chaque jour.

Je suis dans l'âge où l'on jouit si bien du spectacle des vertus . . . . Vous me pénétrez, à chaque instant, par votre zèle ; vous m'enflammez par vos sentimens. Je deviens jeune avec vous : que ne puis-je l'être comme vous, & marcher à vos côtés, pour veiller à la sûreté de la Ville, au châtiment du vol, du désordre, & du meurtre, sous la conduite de vos généreux Capitaines.

Permettez-moi, MESSIEURS, *de raisonner un moment avec vous. Je vois plus loin que vous-même, dans la carrière que votre courage, & vos glorieux sentimens viennent de vous ouvrir. Le bien que vous nous faites, en veillant á notre tranquillité, peut devenir la source d'un très grand bien pour vous : & c'est ainsi que tout ce qui émane des vertus & d'une noble sensibilité, forme une génération de biens, plus précieux les uns que les autres. Après avoir commencé par montrer le mérite du zèle, vous avez reconnu l'utilité*

de l'ordre : c'est un premier pas vers la perfection. Il est possible, il est naturel que, toute la vie, vous vous ressentiez de cet avantage. Dès qu'une fois l'ordre s'établit dans les mouvemens, il s'établit bientôt dans les idées ; on sent le besoin de cette progression ; & l'on agit avec goût conséquemment à ce principe. Ainsi vos mœurs, vos talens, vos plaisirs se régleront sur la forme que vous venez de prendre ; & si vous vous respectez toujours dans le caractère qui vous distingue, & vous ennoblit aujourd'hui, vous acquerrez toutes les qualités civiles & sociales, par une suite heureuse de cette première révolution.

Condamné à vivre loin de vous, je ne jouirai pas, MESSIEURS, *du plus touchant spectacle de l'univers. Mais j'aurai vu l'aurore d'un si beau jour ; j'aurai goûté le plaisir si flatteur d'admirer mes Concitoyens ; & j'aurai l'honneur d'être, près du Trône, l'historien de leurs vertus.*

Il y a dans cette idée de quoi me consoler de ne pouvoir me promettre un bonheur plus grand : pour la rendre plus douce encore, acceptez avec bonté l'hommage des productions de mon esprit ; vous avez déjà celui des sentimens de mon cœur.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

MESSSIEURS,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

DE BASTIDE.

DÉCLARATION.

Je déclare que si le produit des exemplaires qui seront fournis à Marseille, excède la dépense qu'ils auront coûtée, le quart dudit produit (frais prélevés) sera consacré à quelque établissement utile, ou

à quelque œuvre touchante, au choix des Pères de la Patrie. La liſte des noms des Souſcripteurs ſera imprimée, miſe au pied du trône, & inſérée enſuite dans les papiers publics de la France & de l'Europe.

AVANT-PROPOS.

L'AUTEUR du Cabinet des Fées, dans une notice générale ſur les Gens de Lettres qui ont travaillé dans le genre de la Féerie, parle de moi comme Ecrivain, me juge, & ne ſe nomme point. C'eſt avoir pris ſur moi un aſſez grand avantage. L'article eſt long ; l'avantage en devient plus grand. Il faut le réduire à ſa juſte valeur, en me faiſant mieux connoître qu'il n'a fait (1).

C'eſt ici un travail de ſituation, un ſoin néceſſaire envers moi, un acte de bienſéance & d'honnêteté envers le Public. En lui préſentant le choix de mes

(1) L'Ouvrage cité a été répandu par-tout. Il devient un monument éternel élevé contre moi, ſi je n'efface, autant qu'il eſt poſſible, les caractères où mon nom eſt injuſtement tracé.

Œuvres, je dois lui donner une juſte idée de mon eſprit, de mes talens, & de l'uſage que j'en ai fait. Une prévention défavorable l'empêcheroit vraiſemblablement de me lire : il n'y a qu'un Ecrivain vil & effronté qui publie ſes ouvrages, avec la crainte fondée de n'être pas lu. Si mes Œuvres contiennent des morceaux qui peuvent inſtruire, d'autres qui peuvent amuſer, détruire un préjugé qui pourroit empêcher de les apprécier, eſt, comme je viens de le dire, un devoir que la juſtice m'impoſe envers le Public, comme envers moi-même. Dépendre de l'opinion publique, eſt un malheur qui arrive à tout le monde ; mais payer volontairement ce tribut, eſt une lâcheté qu'on ne peut pardonner à perſonne.

L'Auteur *d'Émile* me dit un jour : *Je n'ai point de vanité, mais j'ai beaucoup d'amour-propre.* Aucun de ces principes ne me fait agir ici : je céde uni-

quement à la néceſſité des circonſtances. On m'humilie dans le jugement de mes travaux ; je les expoſe, & j'en appelle à eux-mêmes. Rien de plus ſimple, & qui doive le paroître davantage. Si je ſors malgré moi des bornes de la modeſtie, on juge bien que ce ſera la ſeule fois que je me permettrai de n'être pas modeſte.

L'Ecrivain que je réfute, dans l'objet qui me concerne, dit à la fin de l'article, que toujours honnête envers les Gens de Lettres, je ne les ai jamais troublés par ma critique, jamais offenſés par ma haine. Il a raiſon ; & je m'applaudirai toujours d'avoir mérité l'honneur que me fait cette réflexion, dans un tems ſur-tout où elle ne peut convenir qu'à très-peu d'Ecrivains. Le fiel dans lequel on trempe ſa plume aujourd'hui, eſt le plus amer de tous : il eſt devenu ſi commun, qu'on diroit qu'il ne reſte plus d'encre pour écrire. Loin de ſuivre cet uſage

odieux, je voudrois pouvoir tremper la mienne dans de l'eau rofe, quand je critique, ou que je réponds à ceux qui m'ont injuftement critiqué. C'eft dans ces difpofitions que je vais réfuter un Ariftarque rigoureux, & mal inftruit. Je l'éclairerai fans humeur, & le combattrai fans violence, pour paroître plus digne de la victoire que je me prépare.

Dans une entreprife de cette nature, on ne fauroit trop prévenir le foupçon d'avoir altéré les expreffions, & recouru à la fineffe. Je dois donc copier l'article tout entier, & relever les erreurs, à mefure qu'elles fe préfenteront.



NOTICE.

BASTIDE (Jean-François de) eſt né à Marſeille le 15 Juillet 1724. Venu trop jeune à Paris, abandonné à lui-même, il n'a pu perfectionner ſes études ; & les ſuccès que ſa muſe obtint, dès les premiers eſſais, l'éloignèrent *jamais* de tous les genres qui demandoient de l'application & des recherches (1). Il n'étudia point, ne s'appliqua point (2). Les ſociétés dans leſquelles il fut lancé, contribuèrent, ſans doute, à lui former un ſtyle peu naturel (3) ; & brillanté

(1) A jamais !... je prouverai le contraire.

(2) Point !... la légèreté de jugement ne peut guère aller plus loin. Autre chose à prouver.

(3) Je n'ai jamais vu, que dans la bonne compagnie le néologisme ait été de mode ; & ce fut celle que je fréquentai d'abord. Le bonheur d'y être admis, & le bonheur plus grand de croire à l'honnêteté

de ce bel esprit qui étoit devenu de mode, & que des Littérateurs agréables, mais parfaitement *ignorans*, avoient mis en crédit (4). Nous sommes fâchés de retrouver dans tous les écrits de M. de

---

extérieure que j'y trouvai, disposa mon ame à la sagesse des idées, & à la décence de la conduite. J'étois né sans fortune, j'y substituai le travail. Ce travail ne pouvoit être que mediocre, parce que j'étois jeune; mais il me sauvoit des pièges du vice; & c'étoit déjà être sage. Voilà une médiocrité bien excusée. A l'égard du style affecté, (défaut particulier de mes premières productions) je ne l'excuse point; mais ce ne fut pas le monde que je voyois qui me le donna. Il y avoit alors deux mondes, & deux langages. L'un étoit simple & noble, l'autre étoit brillanté. Quelques Romans très-accueillis étoient écrits dans ce dernier goût : je n'étois pas séduit, & cependant l'exemple m'entraîna : de sorte que je parlois d'une façon, & j'écrivois de l'autre. On me lisoit, on me louoit même; mais au fond je n'étois pas content de moi.

(4) Je ne croirai jamais que Crebillon, Duclos, l'Abbé de Voisenon, fussent des hommes très-*ignorans*. En pensant même que tout leur mérite est renfermé dans les productions qui les ont rendu célèbres, cette assertion n'en est pas plus raisonnable. C'est une très-grande science que la connoissance du cœur humain, & des intrigues des passions. On ne peut pas penser beaucoup, sans savoir beaucoup.

Baſtide, l'influence de ce Public, auquel il vouloit plaire, & qui lui tenoit compte de ſon extrême facilité. On ne conteſtera certainement point à cet Auteur d'avoir de l'eſprit, & beaucoup plus que des Ecrivains qui jouiſſent d'une grande célébrité.

Quiconque fait un très-grand tableau, eſt toujours un grand homme; & l'épithète d'*ignorant* ne peut jamais aller à un homme de cette eſpèce. Il y a des ſciences de tout genre; & une eſtime indiſpenſable eſt réſervée à chacune. Je ne ſai pourquoi il ſeroit plus important de ſavoir l'hiſtoire, que de connoître le monde; d'apprécier les héros, que de définir les femmes; d'apprendre ce qui fut, que d'étudier ce qui eſt. Tout ce qui nous inſtruit eſt précieux; toutes les connoiſſances utiles que nous donnons aux autres, nous élèvent au-deſſus d'eux : tout génie eſt ſublime; & tout eſprit devient génie, quand il a une ſupériorité marquée ſur ceux de ſon ordre qui ont montré de l'eſprit. Il y a bien loin de-là à *l'ignorance*..... je ne pouſſerai pas plus loin cette définition. En pourſuivant, je pourrois m'animer trop, & dire que, par rapport à l'eſprit, je ne connois de ſcience certaine que celle des paſſions : j'exigerois conſéquemment pour elle un hommage particulier, & la primauté du rang; & comme j'ai travaillé beaucoup dans le genre de Crébillon, de Duclos, & de Voiſenon, on pourroit croire qu'en les élevant, je veux qu'il m'en revienne quelque choſe.

La manière dont cet eſprit eſt employé, nuit ſeule au mérite de l'Auteur. On lit encore les ouvrages d'Amyot, parce qu'ils ont du naturel, une correcte ſimplicité. On ne lit plus ni Chapelain, ni Voiture; Balzac eſt juſtement apprécié : Fontenelle & La Motte ont plus perdu qu'ils n'ont gagné à avoir trop d'eſprit. Il y a auſſi une qualité dont on ne paroît guere jaloux, & je ne ſais pas pourquoi, qui cependant établit la fortune conſtante des ouvrages, c'eſt la ſenſibilité de celui qui écrit; c'eſt cette chaleur qui anime & le ſtyle & la penſée. C'eſt auſſi l'imitation vraie & juſte de la nature, ſans charge, ſans afféterie, ſans gigantomachie. La peinture des ridicules exige la même meſure, & les mêmes convenances dans l'aſſemblage des couleurs. On n'a pas toujours trouvé ces qualités précieuſes, & malheureuſement trop rares, dans M. DE BASTIDE (1).

(1) Quoi ! dans mon Spectateur, dans mon Penſeur, dans mes Contes, dans la Morale de l'hiſtoire, dans le Monde, on ne trouve pas cent fois, mille fois cette ſenſibilité, cette chaleur, cette imitation vraie, & juſte de la nature, cette peinture des ridicules, cet aſſemblage des couleurs, dont l'Auteur parle ! les Journaliſtes qui ſi ſouvent me féliciterent d'avoir ces qualités, étoient donc des ſots, ou des impoſteurs ! & les Ecrivains les plus célèbres, Voltaire

Nous parlerons encore du genre & de l'importance des matières, vers lesquelles le bon

---

taire, Rousseau, d'Alembert, Diderot, se jouoient donc aussi du Public & de moi! le premier m'écrivoit : *je n'aime plus le monde de Paris, mais j'aime beaucoup le vôtre.* Le second, en m'adressant l'original du projet de paix perpétuelle & universelle, disoit dans la lettre qui étoit imprimée à la tête de cet Ecrit, la première fois qu'il parut; *la douceur de votre ame est pour moi un préjugé augural du succès de cet ouvrage* (douceur revenoit ici à sensibilité.) Diderot & d'Alembert, en terminant les lettres qu'ils m'écrivoient, disoient toujours : je suis avec l'estime que l'on doit à la *sensibilité*, & à l'honnêteté de votre ame. Et ce Négociant célèbre & respecté, si connu par son esprit, & ennobli par le Roi; quoique protestant, (*) qui m'écrivoit, *mon fils vous lira les jours de récompense.*; (**) & cette veuve inconsolable de la perte d'un procès considérable, & d'un fils unique, extrêmement cheri, qui m'écrivoit après avoir lu mon discours sur les avantages de l'adversité, *il prend envie d'être malheureux en vous lisant....* & ce grand Seigneur mort avec l'estime & la vénération publiques, qui devant ses principaux domestiques, qu'il avoit fait appeller, me dit : *Votre*

(*) M. Daniel Cottin.

(**) Il étoit encore au Collège.

eſprit d'un Auteur ſe dirige ſans effort. Il n'eſt pas douteux qu'avec beaucoup moins de talent, un Auteur qui choiſit bien ſes ſujets, & qui ne traite que ceux qui ont un degré marqué d'u-

---

ouvrage me charme, me touche, & m'inſtruit. Il m'a changé, de toutes manières : demandez à ces gens-là : je me porte mieux, & je ſuis bon, depuis que je vous lis... & Madame de Pompadour qui, en liſant la préface de mon Spectateur, devant vingt perſonnes qui l'entouroient, dont pluſieurrs vivent encore ; & s'arrêtant ſouvent, me dit : *Vous devez être bien ſenſible.... vous paroiſſez bien honnête homme...... vous méritez d'avoir des amis...* Tous ces êtres-là ſe trompoient donc, ou me trompoient! Mais mon ame me trompoit-elle, quand elle s'enflammoit, s'attendriſſoit à meſure que j'écrivois certains morceaux, quand mes larmes tomboient ſur mon papier ! quand je m'identifiois ſi bien avec les infortunés, les amans malheureux dont je traçois les aventures, qu'un homme gai me faiſoit alors de la peine, qu'un inſenſible m'inſpiroit une ſorte d'horreur... Non, ma ſenſibilité fut extrême, & elle l'eſt encore : j'écrivis beaucoup, parce que j'aimois à la répandre dans mes ouvrages ; tous ſont honnêtes, pluſieurs ſont très *animés.* L'Écrivain que je combats n'a lu, ſans-doute que les premiers, qui n'étoient qu'une imitation de la légèreté des eſprits qu'on vantoit, lorſque j'entrai dans la carrière.

tilité, ne réuſſiſſe mieux que celui qui s'embarraſſe peu du fond, & s'épuiſe à enluminer des formes légères qui ne portent ſur rien. Alors on auroit tort de prononcer ſur le mérite des deux Auteurs; il faudroit ſeulement dire que l'un a mieux employé ſon tems que l'autre. Ainſi nous ſommes très-éloignés de conclure que M. DE BASTIDE n'ait eu autant de moyens de ſe faire valoir qu'un autre; & l'on doit ſe garder de le frapper de l'anathême de la médiocrité. On peut donner au Public des ouvrages médiocres, ſans que l'Auteur ſoit pour cela convaincu de médiocrité. Je pourrois citer, parmi les hommes de Lettres honorés du fauteuil Académique, pluſieurs Ecrivains qui ſe ſont trouvés dans la même hypothèſe. On me diſpenſera de prouver cette définition (5).

---

(5) Il n'y a pas juſqu'aux Auteurs de Contes de Fées, qui ne croyent avoir embraſſé un genre utile: & je ne vois pas qu'on puiſſe leur prouver qu'ils ont tort. Le premier genre, c'eſt la morale. Or, la Féerie, la Fable remontent bien juſques là. Eſope, la Fontaine, Pilpai, quelques autres qui ſe ſont ſi diſtingués, pourroient donc être mis au rang des premiers écrivains; je veux convenir cependant qu'il y a des matieres plus importantes:

Nous ne pouvons ne pas confeillller aux Jeunes-auteurs, de s'écarter du penchant qui les gourmande trop, d'imiter tous les genres qui réuffiffent. Il faut que chacun foit ce que le Ciel a voulu qu'il fût. Chacun a fon talent; il faut le cultiver, le développer; & c'eft tout perdre que de fe borner à l'imita-

---

& des talens plus utilement employés. C'eft ce qui prouve en ma faveur. En embraffant la morale, j'ai voulu fouvent me diftinguer par le choix de mes fujets. Je me fuis élevé jufqu'aux plus grandes idées, fans me perdre dans les nues, & je fuis defcendu dans les conditions inférieures, fans m'avillir par de plats détails. Mes réflexions ont été profondes, mes vues ont été fages; mes confeils ont été fenfibles. Il eft impoffible que ces intentions heureufes n'ayent pas produit d'heureux effets. Je les ai eues, je les ai fuivies pendant plus de trente ans, & je le prouve par mon Spectateur, dont la date remonte jufqu'à l'année 1759. Depuis, j'ai publié le *Monde comme il eft*, *le Monde*, *le Penfeur*, *la Morale de l'Hiftoire*, mes *Variétés littéraires*; & avant ce tems j'avois fait paroître *les Chofes comme on doit les voir*. Tous ces ouvrages font remplis de réflexions morales, de faits intéreffans, de fentimens nobles, de vues utiles. Je m'écartois quelquefois d'un but auquel j'étois fi attaché, mais fans m'en éloigner beaucoup; je voulais me diftraire, non

tion d'un talent qu'on ne poſſede point. Les petits vers, les déclarations d'amour, les Bouquets à Philis, les Queſtions ſur des ſujets galans, les Contes de Fées, moraux, allégoriques étoient, à l'époque où Monſieur DE BASTIDE parut, les genres dominans. Il n'y avoit que l'opéra qui pût luter avec avantage contre cette belle renommée : Auſſi les vers pleuvoient de tous les côtés ; les plus médiocres étoient accueillis : de-là, l'Abbé Abeille, reçu à l'Academie Francaiſe ; l'Abbé Pelegrin recherché, & tant d'autres. Ce n'eſt pas qu'il n'y eût dans le même tems des Romanciers d'un mérite ſupérieur : il ſuffiroit de nommer

---

m'égarer, encore moins égarer les autres. Le mérite général de mes motifs, & du choix de mes ſujets n'en exiſte pas moins. Il eſt donc très-injuſte de m'accuſer d'une frivolité conſtante. A l'égard du talent, la précipitation dut y nuire ; mais ſoixante grands morceaux finis, répandus dans trente volumes imparfaits en rachètent bien l'imperfection, & me doivent obtenir, du moins, une juſtice, qui me ſauve du beſoin de l'indulgence ; mais, encore une fois, l'Ecrivain que je combats n'a pas lu dix pages des écrits nombreux dont je peux juſtement m'honorer.

le Sage ; l'Abbé Prévot ; ni qu'on ne poſſédât des Auteurs dramatiques eſtimés. Crébillon vivoit : Voltaire jouiſſoit de ſa brillante deſtinée ; mais c'eſt qu'alors on liſoit plus volontiers qu'aujourd'hui : on liſoit tout. Il y avoit une fourmilliere de Poètes qui n'étoit pas dénuée de talent, & qui pouvoit briller un jour entier. La preſſe publioit tout ; les Romans les plus médiocres s'imprimoient, & trouvoient des acheteurs.

Un homme qui avoit un nom devenu cher à la littérature, parce qu'il étoit fils d'un pere qui tenoit le Sceptre dramatique ; Crébillon joignoit aux avantages de la figure & de la perſonne, beaucoup d'eſprit, & cette ſorte de talent qui s'attache, & ſaiſit avec fineſſe les ſurfaces. Il vivoit dans le monde ; il connoiſſoit les femmes ; il les peignoit légérement, ainſi qu'il les aimoit. On crut retrouver dans ces petits Romans, la peinture du cœur humain ; & il n'y avoit réellement que l'Hiſtoriette de quelques Femmes, & de quelques cercles (1). On dévora ſes Romans qui, en

(1) J'ai déjà répondu à ce reproche, & vengé Crébillon de l'inſulte qu'il renferme. Il n'a pas peint

effet, ſe claſſoient à part, & ne reſſembloient point à ceux qu'on avoit lus : les Contes Moraux de M. Marmontel n'exiſtoient pas encore ; mais il faut tout dire ; peut-être que ſans les écrits de Crébillon, on n'auroit pas eu les Contes Moraux ; & ſi Boiſſi qui rédigeoit le Mercure, n'avoit aimé les Contes, peut-être que M. Marmontel, trouvant moins de facilité, n'auroit pas compoſé un recueil moral qui reſtera. M. DE BASTIDE voulut imiter Duclos ; il voulut imiter M. Marmontel : il écrivit les Aventures de Victoire-Ponty & les Confeſſions d'un Fat. Mais plus flatté de la brillante réputation de Crébillon, que toutes les femmes prônoient, il fit la Trentaine de Cythère, les Têtes folles (6), le Tribunal de l'Amour,

---

toutes les femmes ; ſans doute, dans ſes Romans, qu'on peut dire du grand monde ; mais il a creuſé dans le cœur de toutes celles qu'il a miſes ſous nos yeux ; & elles ſont en grand nombre. Peu de galeries renferment plus de tableaux, de portraits, & plus de chefs-d'œuvres.... Eſt-ce ainſi que l'on doit lire, ou prononcer quand on a lu !

(6) « Il parut, dit ailleurs, l'Auteur, en 1753, » un Roman ayant pour titre, *les Têtes folles*, qui » eſt une imitation du Roman *d'Acajou* ; & il faut

le faux Oracle, &c. Partout on trouve de l'efprit, de la facilité, de l'agrément ; mais jamais de caractère, jamais rien de fenti, rien d'approfondi. Le travail du foir étoit imprimé le lendemain. Les Journaux parloient de lui avantageufement ; il inféroit dans les Mercures des vers galants, de jolis Contes, des réponfes amoureufes, des queftions d'amour : tout paroiffoit bon dans ce cadre, parce qu'un tableau efface l'autre ; & que l'effet eft décidé par le fuccès d'une premiere lecture. Il fut fêté, couru, & l'on peut dire qu'il mit fa réputation littéraire *au comptant.* Il eut tort certainement ; & il en eut un plus grand, de courir après toutes ces petites modes qui naiffent & tombent, & ne font que de l'enjouement. Dans toutes ces productions, l'efprit fe diffipe en inutiles prodigalités ; & rien ne refte, parce que rien ne peut marquer.

» convenir que c'eft une ingénieufe bagatelle. »

Ce n'eft que cela, en effet ; mais on peut faire des bagatelles à vingt-cinq ans, quand elles font à la mode, fans être repréhenfible, & fans mériter qu'à plus de foixante, après des ouvrages très-férieux, & de grandes entreprifes littéraires, elles foient citées comme des preuves d'une éternelle frivolité.

Cette facilité d'écrire produifit la lettre à Jean-Jacques Rouffeau, au fujet de fa lettre à d'Alembert (1).

On doit voir que nous ne nous arrêtons point fur les ouvrages, & le talent de M. DE BASTIDE, par un motif de malveillance: nous lui rendons plus de juftice que tous les Polygraphes qui ont parlé de lui, & qui l'ont jugé avec une injufte prévention. Nous prouvons qu'il a beaucoup d'efprit, qu'il y en a dans tout ce qu'il a fait, qu'il auroit

---

(1) Ma lettre à Rouffeau, fur l'effet du fentiment & de la juftice que je rens au fexe qu'il outrageoit dans la fienne. Je n'écrivois ni par faillie, ni par amour propre. Je connoiffois dans ce fexe des ames, & des efprits qui pouvoient fe plaindre de l'affertion du Philofophe. Je pris la plume, & ne confultai que mon cœur. Ma lettre eft motivée; la vérité, la raifon y régnent plus que la chaleur. Elle ne contient rien qui dénonce un homme qui écrit pour écrire, & que la facilité entraine : partout j'y parois convaincu. Il eft fingulier, il eft fâcheux que les motifs foient auffi mal apperçus, quand on les a fi bien montrés; & qu'on ne puiffe écrire en faveur des femmes, fans mériter le reproche de frivolité, fur-tout lorfqu'elles font attaquées, & qu'on ne les loue que parce qu'on a à les défendre.

pu mieux faire ; & nous ne lui reprochons que d'avoir trop négligé l'érudition, & d'avoir trop couru vers des ſuccès faciles, & la gloire d'un jour. Ce défaut de calcul ne prouve rien contre le talent. Il a aimé les Lettres, & il les a cultivées toute ſa vie ; il a exécuté des entrepriſes littéraires qui doivent le claſſer parmi touts ceux qui ont bien mérité du Public. S'il n'avoit eu Marivaux pour modele, & pour rival, il auroit recueilli plus de célébrité de ſon nouveau Spectateur (1).

---

(1) Laiſſons la célébrité, je n'y prétendis jamais ; mais je voulus avoir quelque droit à l'eſtime ; & de quarante ans de travaux ſuivis, j'en compte trente qui furent conſacrés à manifeſter ce déſir honorable. J'ai cité déja pluſieurs ouvrages dont le caractère le prouve ; & celui que l'Auteur nomme ici, ſuffiroit ſeul, pour convaincre les incrédules..... Cet Ecrivain me reproche ma frivolité, & parle de mes entrepriſes ; il m'accuſe d'avoir négligé l'érudition ; & ces mêmes entrepriſes ont exigé des recherches infinies. Combien c'eſt ſe contredire ſoi-même ! Le choix des meilleurs morceaux des anciens Mercures & des anciens Journaux, Français & étrangers, contient cent-trente volumes. J'ai créé, publié cette Collection précieuſe, & plus de ſoixante volumes ont l'ouvrage de ma plume. Je défie qu'un pareil

Mais on ne lui disputera point d'avoir mis à exécution, & de soutenir la Bibliothèque des Romans. Il est vrai qu'il a dû à M. de P**. le plan de cette Collection si variée, & si

---

travail puisse se faire sans érudition ; il en est peu où les recherches ayent été poussées aussi loin.

Et la morale de l'Histoire ! dont je n'ai parlé qu'en passant, & à laquelle je reviens ! je n'ai publié que trois volumes de cet ouvrage ; mais il en contient vingt ; & les dix-sept qui n'ont pas paru encore, existent en manuscrits dans mes porte-feuilles, & sont connus de beaucoup de gens de Lettres, peut-être même de celui que je combats ici. Imagine-t'on qu'on puisse avoir rassemblé, rapproché, analysé tant de faits, formé enfin un corps historique si considérable, & raisonné profondément sur tous les traits qu'il contient, sans avoir acquis, & sans avoir eu besoin même d'une grande connoissance des Peuples, des hommes, des passions, des pays, des lois, des coutumes ? & n'est-ce pas là de l'érudition ? Peut-on avoir fait un aussi grand travail, & tous les autres travaux déja cités sans avoir eu des vues solides, une ambition noble, une tête meublée, un esprit réglé, une ame sensible, une ardeur peu commune, le caractère enfin, la passion, le mérite, les titres d'un véritable homme de lettres ?

Je puis bien parler aussi de dix ouvrages de théâtre, soit en vers, soit en prose, dont plusieurs sont

intéreſſante, où *l'érudition la plus vaſte*, & l'agrément des plus riantes fictions, ſe réuniſſent ; & qu'il a été aidé, pendant plusieurs années, par cet homme de qualité, auſſi ſavant que rempli de goût. On rendoit un véritable ſervice à la littérature françaiſe, en retirant de la pouſſiere des Bibliothèques, ces vieux Romans qu'on ne liſoit point, & qui ſont ſi intéreſſans à lire : on claſſoit enfin une branche littéraire que ſa trop grande richeſſe décrioit. On ſaura toujours gré à M. DE BASTIDE d'avoir ſoutenu ſon entrepriſe, & de la conduire encore auſſi bien qu'il lui eſt poſſible. Il ne faut point avoir l'injuſtice de croire que la direction d'un ouvrage périodique, *auquel on ne contribue point de ſa plume*, & de ſes recherches, ſoit d'une mince conſidération.

---

en cinq actes, & qui tous ont été jouées à Paris, en Province, ou chez l'Etranger, ſuivant les tems, & les circonſtances, où je les compoſai. Ces ouvrages ne ſont pas preuve d'érudition, ſans doute ; & je parois, en les citant, m'écarter du point que je traite ; mais j'ai à répondre à plus d'un reproche ; & je reviens toujours à celui de légéreté, qui doit m'être infinement ſenſible, après trente ans de travaux ſérieux, peut-être incroyables.

Les Coopérateurs travaillent ; composent ; chacun apporte son génie : mais si le rédacteur soumet toutes les productions aux convenances, & au ton déjà établi de l'ouvrage ; s'il sent le mérite des morceaux, & fait des oppositions dans les genres, afin que l'un paroisse avec avantage, à côté de l'autre, on doit convenir que cette manutention suppose au moins le talent d'un Coopérateur. D'ailleurs, M. de Bastide a mis du sien dans sa collection ; & l'on y lit plusieurs extraits de ses Romans (1).

---

(1) Nous voici enfin arrivés à cette grande époque de ma vie, à cette bibliothèque des Romans à qui j'ai dû des momens si doux, & des jours si cruels. L'Auteur, ici, ne s'éloigne pas de la justice, quant aux sentimens ; mais il s'en écarte beaucoup, quant aux faits. Cette erreur revient souvent lorsqu'il parle de cet ouvrage dans le dernier volume de sa Collection : je relèverai tout, & répondrai à tout dans ce paragraphe, important pour moi, parce que j'y fixe l'opinion publique ; essentiel pour lui, parce que je le guéris d'une erreur commune.

M. le Marquis de Paulmy avoit conçu l'idée de la Bibliothèque des Romans avant de me connoître, & me la communiqua dès qu'il eut pris quelque intérêt à moi. Ce fut avec tant de bonté qu'il me proposa de m'en occuper sérieusement, que, mon intérêt à part, je trouvai un très-grand plaisir à

régler ma réponſe ſur ma reconnoiſſance. Adopter ſes idées , c'étoit me dévouer à lui. Il y a bien de la douceur à prévoir un engagement durable avec un homme ſupérieur qui deſcend à l'égalité , pour s'occuper eſſentiellement de nous. M. de P** avoit tous les moyens pour faire réuſſir cette entrepriſe. Bibiothèque immenſe , connoiſſance univerſelle & profonde des livres , réputation faite , zéle ardent , grand état dans le monde , beaucoup d'amis , & de flatteurs. Son nom ſeul étoit un garant du ſuccès.

Nous conclûmes. Le proſpectus parut. Toutes les voix ſe réunirent en faveur du projet ; & mon obligation alloit augmenter tous les jours. Doux momens! vous ſerez toujours préſens à ma mémoire... M. de P**. jouiſſoit pour moi d'un ſuccès que je ne devois guere qu'à lui. Il m'inſpiroit. A peine l'avois-je conſulté ſur les notes que je devois faire, ſur les ſources où j'avois à puiſer, qu'à l'inſtant mon embarras ceſſoit ; & mes moyens ſe multiplioient ſous mes yeux. Il connoiſſoit ſi bien ſes livres , & l'uſage qu'on en pouvoit faire, qu'il n'y auroit point d'exagération à le comparer à ce Général qui ſavoit par cœur le nom de ſes ſoldats, & les employoit ſi à propos. Jamais je n'ai vu un homme plus attaché à ſon objet , plus facile à s'en diſtraire pour ſe prêter aux fonctions de ſon état, plus charmé d'y revenir, & plus dégagé d'affaires en y revenant... Je me ſuis expliqué ailleurs ſur mes obligations , & ſur mes ſentimens : ne pouvant ni m'exprimer mieux , ni dire rien de plus capable de m'acquitter , je m'en tiendrai à ce premier hommage.

M. le Marquis de Paulmy cessa en 1779 de diriger cette immense entreprise. Livré à moi-même, je fis ce que je pus pour la soutenir, & lui conserver son succès. L'Auteur que je combats s'explique ici d'une manière fort honnête pour moi ; & je n'ajouterai rien à ce qu'il dit à cet égard. Mais, en louant mon zéle, mon goût, mon activité constante, les efforts enfin qu'exigeoit une rédaction aussi difficile, il borne mon travail particulier au simple mérite d'avoir extrait quelques-uns de mes Romans. Je suis contraint de lui apprendre, & d'apprendre au public, que cent autres extraits sont également l'ouvrage de ma plume. J'oserai ajouter que je m'imposai toujours la loi d'imiter le style & la manière des Auteurs que je reproduisois: cette tâche étoit très-pénible, & le devenoit davantage si les Auteurs étoient plus originaux: or, j'ai extrait des Romans de Duclos, de Crébillon, de Marivaux, de Mde Ricoboni, de l'Abbé Prévot, de Bussy-rabutin, de Jean-Jacques Rousseau. C'est avoir mérité un peu plus de justice qu'on ne m'en témoigne ici ; & celle que je me rends, devient indispensable. A l'égard de mon travail avec M. de Paulmy ; il doit, de même, être mieux apprécié qu'il ne l'est dans l'Écrit que je refute, & dans l'opinion générale. Je n'ai jamais traité publiquement ce chapitre, quelque raison que j'en pusse avoir. L'occasion qui se présente est si pressante, qu'il y auroit de la foiblesse à négliger de la saisir. Le plus grand mérite des trente premiers volumes de la Bibliothèque des Romans, est dans les notes. En général, on les attribue toutes au bienfaiteur illustre déjà nommé : j'en réclame les trois quarts : j'en ai le droit, & j'en use, parce

que, je m'y vois contraint. La copie de ces morceaux est restée chez l'Imprimeur ; on peut vérifier ce que j'avance. M. de Paulmy qui savoit tout ; pour ainsi dire ; m'inspiroit quelquefois, m'indiquoit les sources, lorsque je ne savois où prendre la matière de ces notes, souvent très-difficiles à faire ; mais je disposois les matériaux rassemblés ; & le petit édifice étoit toujours mon ouvrage. . .. Je pourrois demander ici à l'Aristarque que j'éclaire, si l'on peut, sans érudition, avoir fait toutes ces notices, & s'il ne doit pas rester un grand fond de connoissances après les avoir faites. Mais il est tems que je finisse ; & peut-être en ai-je trop dit pour son instruction, & pour celle du public.

CONCLUSION.

J'ai écrit jeune, & j'ai bien fait, parce que le goût des lettres rend honnête, lorsqu'on est né sensible.

J'ai écrit d'abord des fictions, & j'ai bien fait, parce qu'à vingt-ans on ne sait pas encore bien les vérités, qu'on voudroit apprendre aux hommes, ni même quelles vérités on doit leur apprendre, & qu'on peut hasarder beaucoup de sottises, croyant dire des vérités.

J'ai écrit comme écrivoient les Écrivains à la mode, & j'ai bien fait encore, parce que c'étoit un moyen de plaire. Le succès donne l'émulation ; & l'émulation fait éclore le talent.

J'ai quelquefois écrit d'une manière peu naturelle,

ce n'étoit ni bien, ni mal fait : ſi d'un côté, je prouvois que je n'avois pas encore le goût, de l'autre, je prouvois que j'avois la penſée : j'exercois mon eſprit, j'excitois ma ſenſibilité. De tout cela, il pouvoit réſulter un bien : la médiocrité n'en produit point ; & c'eſt l'état où nous laiſſe ſouvent la crainte d'oſer trop s'élever, & définir.

Après avoir fait des Romans, j'ai paſſé au genre moral, & philoſophique, & j'ai bien fait, parce qu'après avoir accordé volontairement quelque tems à la chimère, on en aime bien mieux la vérité, on la ſaiſit mieux, on eſt plus capable de la dire, & l'on eſt bien mieux écouté quand on la dit.

J'ai trop écrit, & j'ai mal fait ; mais plus éclairé enfin, & moins tourmenté de la paſſion de l'eſprit, je me ſuis relu, & me ſuis jugé ; j'ai écarté ce qui n'étoit pas aſſez bon, j'ai retouché ce qui étoit meilleur ; & je m'offre avec le réſultat réfléchi, raiſonné, corrigé, conſulté de quarante ans de travaux : je crois qu'on peut riſquer de me lire.

no. 7


Newberry Library · Chicago